



Un jubilé diocésain : pour quoi faire ?

*Par Bernard Cousin, diacre permanent,
membre du service diocésain de la formation et de la vie spirituelle*
Texte adapté d'une conférence donnée pour le doyenné de Challans en 2016

« Jubilez, criez de joie... »

Permettez-moi d'introduire mon propos par quatre paroles du pape François dans son exhortation de 2013, *La Joie de l'Évangile* :

- « *Nous ne devons pas oublier l'histoire vivante qui nous accueille et nous pousse en avant. La mémoire est une dimension de notre foi.* » (n° 13)
- « *La joie évangélisatrice brille toujours sur le fond de la mémoire reconnaissante.* » (ibid.)
- « *Le croyant est fondamentalement quelqu'un qui fait mémoire.* » (ibid.)
- « *La communauté évangélisatrice, joyeuse, sait toujours fêter.* » (n° 24)

Ces quatre phrases nous font entrer d'emblée dans ce qui caractérise notre jubilé marquant le 7^{ème} centenaire de notre diocèse.

Il s'agit d'abord, dans un esprit fondamentalement chrétien, de faire mémoire d'une histoire dont nous sommes les héritiers, de la revisiter, de découvrir en quoi elle nous concerne aujourd'hui et vers quoi elle nous envoie. Je développerai longuement cet aspect dans ma seconde partie.

Mais il s'agit aussi de fêter. Le mot "jubilé" est par étymologie associé à la joie. Nous ne nous contentons pas de commémorer un passé ; nous sommes dans la fête. Car, vous savez bien, il y a des commémorations qui sont douloureuses, voire sinistres. Mais nous, ce n'est pas dans un cimetière dans lequel nous sommes, ni dans un musée ; nous sommes entrés dans ce que le pape François appelle « *la mémoire vivante qui nous pousse en avant* » et donc dans un temps de louange et d'action de grâce. Regarder le passé, pour nous chrétiens, n'a d'intérêt et ne donne du fruit que si cela nous dynamise pour l'avenir et nous remplit à la fois de joie et d'espérance. C'est donc d'abord dans la contemplation des merveilles que Dieu a accomplies dans ce peuple de Vendée, et dans la louange qui va avec, que nous nous plaçons, comme cela a toujours été le cas dans l'histoire biblique. Israël n'a jamais cessé de faire mémoire de ce que Dieu a fait pour lui. Et s'il se souvient de ses propres infidélités, de ses abandons, de ses trahisons, c'est aussi pour rappeler l'absolue fidélité de son Dieu, son amour miséricordieux, de son alliance sans cesse recrée pour entrer finalement dans la louange. Dans une intervention récente sur la miséricorde, je rappelais que tout l'Ancien Testament, et particulièrement les psaumes, sont émaillés de deux refrains inséparables : « *Prends pitié* » et « *Éternel est ton amour* », et qu'il n'y a pas de conscience de notre péché sans la reconnaissance émerveillée d'une tendresse qui « *jette tout cela derrière son dos* » (Is 38,17). C'est donc toujours la joie reconnaissante qui l'emporte et c'est avec cette joie que nous relisons notre histoire diocésaine sous l'angle des merveilles que Dieu a réalisées dans notre peuple, pour en rendre grâce, pour fêter, pour jubiler...

1^{ère} PARTIE : L'HISTOIRE DE NOTRE DIOCÈSE

L'implantation de l'Évangile dans notre diocèse a bien plus de 700 ans. On peut la faire remonter au 4^{ème} siècle lorsqu'Hilaire devint évêque de Poitiers et commença l'évangélisation de son vaste territoire. Mgr Albert Rouet (ancien évêque de Poitiers) fait remarquer qu'à cette époque, la ville de Poitiers comptait une petite centaine de chrétiens pour douze à quinze mille habitants : ça nous aide à relativiser les jérémiades qu'on entend aujourd'hui sur la taille des communautés chrétiennes. Saint Hilaire est considéré comme le premier évangéliste de notre région ; c'est pourquoi il est le patron secondaire de notre diocèse : pas moins de sept communes de Vendée portent son nom et vingt églises lui sont dédiées.

Notre diocèse doit aussi beaucoup sa foi chrétienne aux communautés monastiques qui s'y sont implantées, notamment sous l'impulsion de saint Philbert (lui aussi patron secondaire du diocèse) qui fonda une abbaye à Noirmoutier et contribua aux fondations des monastères de Luçon et de Saint Michel en l'Herm (7^e siècle). Notre territoire va alors se couvrir de monastères prestigieux (Nieul sur l'Autize, Maillezais, Jard sur Mer, Bois de Cené...) et de prieurés (Grammont...) dont on peut voir aujourd'hui les restes comme les témoins de l'évangélisation de notre contrée. C'est en effet autour de ces lieux que se sont formées les premières communautés paroissiales.

Mais devant la multiplication de celles-ci, dans un souci de proximité et de meilleure administration, le pape Jean XXII, en 1317, estime que l'immense diocèse de Poitiers doit être découpé en unités plus petites. Il décide de fonder deux autres diocèses. L'un se situe globalement à l'ouest d'une ligne allant de La Rochelle à Montaigu. C'est l'abbé de Luçon, Pierre de la Voyrie, qui reçoit la charge épiscopale, et son église abbatiale devient église cathédrale. L'autre diocèse se situe à l'est du précédent et englobe des territoires allant approximativement de Niort à Cholet ; ce nouveau diocèse est confié à l'abbé de Maillezais. Vous voyez donc qu'une partie non négligeable de notre diocèse actuel n'appartenait pas au diocèse de Luçon d'alors. Cela ne va pas nous empêcher de fêter ce 7^{ème} centenaire !

A partir de cette époque, nos communautés paroissiales, sous l'impulsion des nouveaux évêques, vont se développer et cela va se traduire par la construction de nombreuses églises de style roman, puis gothique : nous en avons encore de très nombreux vestiges.

Parmi les évêques qui vont marquer notre diocèse, nous avons tous retenu Armand-Jean Duplessis de Richelieu qui siégea à Luçon de 1606 à 1623, soit 17 ans, ce qui n'est pas rien. Nous connaissons tous la célèbre phrase écrite à une amie : « *Je vous puis assurer que j'ai le plus vilain évêché de France, le plus crotté et le plus désagréable* ». Mais Richelieu fut un remarquable évêque, soucieux de la foi chrétienne de ses diocésains (pour lesquels il écrivit un catéchisme) et de la qualité de ses prêtres.

Un autre personnage va marquer notre histoire diocésaine : saint Louis-Marie Grignion de Montfort, autour des années 1700 : par ses missions paroissiales et ses prédications, de Mervent à Saint Laurent sur Sèvre, en passant par l'Île d'Yeu, La Garnache et bien d'autres lieux, il redonne aux chrétiens le sens de leur baptême et développe la piété mariale. On sait combien ses écrits ont marqué le pape saint Jean-Paul II.

Arrive la tourmente révolutionnaire et la "Grande Guerre", essentiellement suscitée par la fidélité des Vendéens à la foi de leurs pères et à leurs prêtres. On sait comment notre diocèse fut saigné à blanc dans sa population et ravagé dans ses constructions par cette tragédie. Mais on sait aussi combien cette terrible épreuve va forger un peuple fier et courageux, et portant haut, jusque sur son drapeau, les couleurs de l'Évangile : nous en sommes les héritiers directs : désormais, la foi est ancrée au cœur des Vendéens et cela va susciter un élan extraordinaire.

En 1801, le diocèse de Luçon est supprimé et englobé dans celui de La Rochelle. Mais le Concordat de 1817 le rétablit dans les limites du département de la Vendée. C'est aussi ce 2^{ème} centenaire que nous fêtons.

Le 19^{ème} siècle va être marqué dans notre diocèse par un essor considérable des familles religieuses : aux Filles de La Sagesse fondées par le P. de Montfort, s'ajoutent les sœurs des Sacrés Cœurs (Mormaison) fondées par le P. Monnereau, les Ursulines de Jésus (Chavagnes) et les Fils de Marie Immaculée (Chavagnes) fondés par le P. Baudouin. La famille montfortaine s'enrichit de la congrégation des Frères de saint Gabriel. En même temps, se développe chez nous un élan missionnaire qui pousse des jeunes Vendéens à partir au loin annoncer l'Évangile. C'est ainsi qu'un jeune Talmonçais, Pierre-Henri Dorie, rejoint les Missions Étrangères de Paris d'où il sera envoyé en Corée en pleine persécution. Il y sera martyrisé à 28 ans (1866) et devient l'un des saints totalement issus de notre diocèse. Dans un autre registre, à la même époque, c'est une jeune Noirmoutrine, Rose-Virginie Pelletier, devenue religieuse sous le nom de sœur Marie-Euphrasie, qui va se consacrer à sortir des jeunes filles de la misère et fonder la congrégation du Bon Pasteur. Elle aussi est une sainte de chez nous que nous pouvons prier.

Ce dynamisme apostolique et missionnaire va s'amplifier encore au 20^{ème} siècle et se traduire en deux directions. Le nombre de jeunes Vendéens et Vendéennes qui donnent leur vie pour l'Évangile explose littéralement : les séminaires et les maisons religieuses craquent de toutes parts. Le diocèse de Luçon envoie des missionnaires dans tous les pays du monde ; les congrégations religieuses essaient vers d'autres pays dits "de mission". D'autres congrégations voient le jour : les Pères de la Plaine (Chaillé)...

Mais chez les laïcs aussi, la conscience d'une foi baptismale à mettre en œuvre se développe : c'est l'essor de l'Action Catholique avec tout ce qu'elle a produit sur notre diocèse, forgeant des générations de chrétiens engagés, jusque dans l'action politique ou les responsabilités sociales. C'est à cette génération-là que beaucoup d'entre nous sont redevables de leur foi chrétienne. Mais le 20^{ème} siècle a aussi été marqué par deux guerres abominables auxquels les Vendéens ont payé un lourd tribut, comme on peut le voir sur nos Monuments aux Morts. Puis est venue une crise tout aussi profonde dans ses conséquences, celle qui a été illustrée par les péripéties de mai 1968. Brutalement, notre environnement a changé et notre Église diocésaine en a été ébranlée dans le même temps où le Concile Vatican II redonnait à nos communautés un souffle nouveau dont l'essor du diaconat permanent est par exemple un signe. Ce fut une période de turbulence dont nous ne sommes pas sortis. La vérité nous oblige à le reconnaître et nous voiler la face ne servirait à rien. Mais ne comptez pas sur moi pour verser dans le pessimisme. Dans cet environnement nouveau, dans ce monde que Dieu aime, comme l'a rappelé notre synode de 2006, l'Évangile continue d'être annoncé et vécu. Il y a ce que nous voyons et ce que nous ne voyons pas encore mais qui germe. Ce n'est pas vers la fin d'une histoire que nous allons, mais vers une nouvelle étape, tout aussi belle que celles que nous venons de retracer.

Depuis Pierre de la Voyrie, il y a 700 ans, 45 évêques ont conduit les Vendéens à garder la fidélité à l'Évangile tout en s'immergeant dans les circonstances de leur temps. C'est dans ce double mouvement de fidélité au Christ et de proximité avec les hommes que ce jubilé diocésain nous inscrit aujourd'hui.

2^{ème} PARTIE : LES ENJEUX DU JUBILÉ

Faire mémoire de notre histoire n'a rien de nouveau ni d'original. C'est au contraire une démarche permanente de la foi : un croyant, c'est quelqu'un qui fait mémoire. Toute la Bible est l'œuvre d'une mémoire croyante qui relit l'action de Dieu dans l'histoire des hommes pour en rendre grâce, entrer dans la louange et la fête, et puiser dans ces souvenirs de quoi mieux vivre le présent et construire l'avenir. La Bible est jalonnée d'exhortations à se souvenir, à faire mémoire et à fêter. Ainsi en Exode 12, verset 14 : « *Vous ferez mémoire de ce jour (la Pâque), vous le solenniserez comme une fête en l'honneur du Seigneur. D'âge en âge, vous le fêterez* ». Ou encore, en Deutéronome 6,6-7 : « *Que les paroles que je te donne aujourd'hui restent gravées dans ton cœur. Tu les répéteras à tes fils* ». Un autre passage du même Deutéronome (26,5-11) décrit une démarche exactement semblable à celle que nous allons faire : « *Tu prononceras ces paroles devant le Seigneur ton Dieu : " Mon père était un Araméen nomade, qui descendit en Égypte : il y vécut en immigré avec son petit clan. C'est là qu'il est devenu une grande nation, puissante et nombreuse. Les Égyptiens nous ont maltraités, et réduits à la pauvreté ; ils nous ont imposé un dur esclavage. Nous avons crié vers le Seigneur, le Dieu de nos pères. Il a entendu notre voix, il a vu que nous étions dans la misère, la peine et l'oppression. Le Seigneur nous a fait sortir d'Égypte à main forte et à bras étendu, par des actions terrifiantes, des signes et des prodiges. Il nous a conduits dans ce lieu et nous a donné ce pays, un pays ruisselant de lait et de miel ". Ensuite tu te prosterner devant le Seigneur ton Dieu. Alors tu te réjouiras pour tous les biens que le Seigneur ton Dieu t'a donnés, à toi et à ta maison* ». Vous voyez, il s'agit de relire son histoire, puis d'entrer dans l'adoration et dans la fête. Mais pourquoi cela est-il si important ?

1- Faire mémoire nous enracine comme peuple

Il n'y a pas de plante vivante sans racines ; et quand les racines sont atteintes, la plante meurt. Nous savons bien que la perte de la mémoire, notamment quand elle découle d'une maladie, est une tragédie pour un être humain ; non seulement le lien avec le passé est à jamais perdu, mais la conscience de soi est gravement compromise : quand on ne sait plus d'où on vient, on ne sait plus trop qui on est. Cela peut parfaitement concerner un peuple : en perdant la mémoire, il se coupe de ses racines ; il est voué à disparaître, peut-être pas en nombre, mais au niveau de la conscience de son identité. Cela vaut pour le peuple de Dieu ici et maintenant que constitue un diocèse. Le souvenir de son histoire est un facteur d'unité et de continuité. En regardant d'où nous venons, nous prenons conscience de ce que nous sommes, des liens qui nous unissent, des valeurs auxquelles nous sommes attachés. Bien plus, pour nous chrétiens, faire mémoire nous enracine dans la Personne sur laquelle sont fondés tous les événements de notre histoire : le Christ, toujours présent et agissant dans son Église. Sans cette présence agissante qu'ont expérimentée et proclamée les générations qui nous ont précédés, il n'y aurait plus d'Église diocésaine. Relire cette histoire nous enracine dans la seule réalité qui fonde notre existence de communauté de disciples. Cela nous renvoie à ce que disait le pape Jean-Paul II dans son encyclique sur le nouveau millénaire (2001) : « *Ne croyons pas qu'il existe, face aux grands défis de notre temps, une formule magique. Non, ce n'est pas une formule qui nous sauvera, mais une Personne, et la certitude qu'elle nous inspire : "Je suis toujours avec vous"* ». En faisant mémoire de notre histoire, nous faisons une expérience spirituelle de réappropriation de notre identité : comme ceux qui nous ont précédés, tous disciples du même Seigneur, tous membres du même Corps, au-delà de nos différences, voire nos divergences de sensibilités et de pratiques. Cette réappropriation permet de nous ré-instituer comme peuple.

2- Faire mémoire permet de vivre à plein le présent et de construire l'avenir

Il faut cependant, dans ce travail de mémoire, éviter un certain nombre d'écueils. Le premier, c'est de tomber dans un mythe : « c'était bien mieux avant ! ». Non ! Avant, c'était la même chose vécue autrement ; demain sera toujours la même chose, vécue autrement encore. En rester au "c'était mieux avant", c'est enterrer toute espérance et éteindre tout enthousiasme. Puisque c'est mort, puisque c'est "plié", à quoi bon se mobiliser ? Et nous tombons alors dans ce que dénonce le pape François au n° 83 de La Joie de l'Évangile : « *la psychologie de la tombe qui transforme peu à peu les chrétiens en momies de musée* ».

Un autre écueil à éviter, qui découle du précédent, c'est de vouloir continuer le passé dans le présent : puisque c'était mieux avant, ne changeons rien ou revenons à avant. Là encore, le pape François nous interpelle vigoureusement : nous ne pouvons pas, dit-il, « *laisser les choses comme elles sont* » (n°25) ; nous devons « *abandonner le confortable critère du "on a toujours fait ainsi"* » (n°33). Faire mémoire ne conduit pas à « *répéter mécaniquement ce qui s'est déjà produit, mais à profiter de la sagesse qui vient de l'expérience pour relever les défis reliés aux situations nouvelles de la vie individuelle ou collective* » (Célébrer n° 355, octobre 2007).

Un autre écueil, plus subtil à mon sens, c'est d'instrumentaliser le passé pour mieux contrôler le présent. Par exemple glorifier les réussites du passé pour dénigrer le présent ; ou à l'inverse mettre en avant les erreurs du passé pour exalter le présent. Par exemple, louer à l'excès la foi des Vendéens d'antan pour bien démontrer l'inconsistance des Vendéens d'aujourd'hui. Cette façon de faire est de la manipulation forcément malhonnête. Ce n'est pas parce qu'on rend grâce pour la foi de nos pères qu'on oublie qu'ils étaient pécheurs comme nous et qu'ils avaient besoin autant que nous de la miséricorde divine.

En réalité, faire mémoire rejoint les exhortations faites au peuple d'Israël de se souvenir des hauts faits de Dieu, soit pour le louer (Pâque), soit pour trouver la force dans les moments difficiles (Exil). C'est donc trouver les moyens pour acquérir un art de vivre aujourd'hui en relation avec Dieu et les autres, acquérir une sagesse pour vivre le présent, particulièrement s'il est éprouvé, pour vivre les événements actuels avec espérance, comme l'ont fait nos pères.

Mais faire mémoire, c'est aussi s'appuyer sur le passé pour construire l'avenir. Un rabbin a condensé cet aspect dans une jolie formule : « *Souviens-toi de ton futur* ». Faire mémoire, ce n'est pas ressasser de l'histoire ancienne, c'est se projeter dans l'avenir. Ici, nous rejoignons la dynamique du "Faites cela en mémoire de moi " de l'eucharistie. Nous y faisons mémoire d'un Vivant qui se rend présent pour nous lancer vers l'avenir. La dynamique eucharistique ne nous enferme pas dans nos églises, elle nous charge d'une espérance qu'elle nous envoie partager avec d'autres pour construire un avenir. Une philosophe contemporaine a fort bien exprimé cette dynamique du faire mémoire : « *Nous tirons de l'expérience du passé des convictions et un idéal, une promesse et une mission, un élan pour l'avenir, une orientation vers une fin... C'est une re-création continuée qui ne reproduit pas le passé mais le recrée librement en fonction d'une volonté présente... Il y a bien sûr dans la commémoration un vœu de fidélité, (mais aussi) un engagement solennel et partagé* » (Sophie ERNST). Pour le dire autrement, être fidèles à ce que nous ont transmis les générations précédentes, ce n'est pas le figer ni le répéter à l'infini ; c'est trouver, créer, inventer les moyens de le transmettre à notre tour, dans les circonstances inédites de notre présent. Jean-Paul II ne dit pas autre chose (Novo millennio ineunte n° 15) : « *Il y a beaucoup de souvenirs imprimés en nous... mais nous devons maintenant regarder devant nous, nous devons "avancer au large"... Les expériences vécues doivent susciter en nous un dynamisme nouveau qui nous incitera à investir en initiatives concrètes l'enthousiasme que nous avons éprouvé* ».

CONCLUSION

Nous pourrions vivre ce jubilé diocésain avec lassitude, surtout après celui de la Miséricorde qui s'est achevé juste avant : « Encore des choses à faire ; on n'est jamais tranquilles ! » ; nous pourrions aussi l'accueillir avec indifférence ou scepticisme : « A quoi bon se mobiliser ? Qu'est-ce que ça va changer ? » ; nous pourrions encore l'accueillir avec agressivité : « Est-ce que ça a du sens de fêter notre diocèse, quand on voit les divisions qu'il y a entre nous ? »...

Est-ce que nous pouvons dépasser ces sentiments primaires pour nous demander honnêtement : « A quoi le Seigneur nous invite-t-il à travers cette proposition de son Église ? Que veut-il nous donner, dans cette année jubilaire, qui nous permette d' "avancer au large " et de nous retrouver pour mieux servir la mission qu'il nous confie ? » Héritiers heureux d'une foi qui nous a construits, saurons-nous reconnaître ce que nous avons reçu et en rendre grâce ? Saurons-nous redécouvrir la beauté de ce qui a été vécu sur cette terre de Vendée pour retrouver l'envie de travailler à notre tour à cette œuvre ? Saurons-nous tirer de notre histoire les trésors d'imagination, de créativité qu'il nous faut pour annoncer l'Évangile aujourd'hui et demain à ce monde qui en a tant besoin ? Saurons-nous conjuguer fidélité inébranlable et initiatives audacieuses pour que les générations futures puissent à leur tour louer Dieu de ses merveilles pour les hommes ?

Je reprendrai ici les dernières lignes de l'éditorial du dossier qui a été préparé pour vivre ce jubilé : « **Fidélité de Dieu, espérance des hommes** : le Seigneur ne fait pas défaut. Sa fidélité à travers l'histoire constitue une source d'espérance pour les hommes d'aujourd'hui. Elle nous invite à vivre une expérience renouvelée de communion au sein de nos paroisses et de notre diocèse. Elle nous envoie toujours sur les chemins de la mission ».

En priant l'Office de Laudes, je me dis que les premières paroles du psaume 94, par lequel moines et religieux, prêtres et diacres commencent leur journée, peuvent donner leur pleine signification à cette année jubilaire : « Venez, crions de joie pour le Seigneur... Allons jusqu'à lui en rendant grâce ; par nos hymnes de fête, acclamons-le ! ».